

Ecrivaine-voyageuse, nouvelliste, journaliste grand-reporter. A créé le Festival de cinéma Visages du Cambodge-Images de l'Indochine. Sa pièce Un jour à Grazalema, Prix des rencontres méditerranéennes, à lire sur www.theatrotheque.com cherche son producteur... Anime un blog sentimental et coléreux www.atmosphere.org. Parutions récentes : Question de style (nouvelle édition CFPJ, 2013) ; Tourments et merveilles en pays khmer (Actes Sud, 2009) ; Les aventures mystiques d'une toute petite fille (Melville 2004).

Dane Cuypers : Toubillons

Trop de fringues, trop de désirs, trop de clichés. Et là, pitoyable, oui avoir le courage de se le dire, pitoyable, devant son divan recouvert de tout ce qu'elle a sorti de ses armoires, devant sa petite valise rouge ouverte sur le parquet – une valise rouge c'est bien, c'est pas comme les chaussures et les cheveux rouges, signes irréfutables d'une femme qui ne veut pas vieillir. Ce n'est pas son cas. Elle n'est pas vieille. Elle s'en fout de vieillir. Une valise rouge comme la Place. Incapable de boucler cette valise-là pour ce départ-là avec cet homme-là.

Depuis toujours, cette angoisse existentielle la veille des départs, devant la valise, le sac. Toujours trop petit. Elle s'en sort à chaque fois, mais dans quel état. Cette fois elle n'y arrivera pas. Cet homme rencontré sur le Pont Alexandre III, qui a couru pour ramasser son foulard qui s'envolait, cet homme pas vieux du tout, avec un regard de loup, comment est-ce possible qu'il lui ait proposé de l'accompagner ? A Moscou ! Pourquoi ? Quelle lubie lui a pris ? A lui. Et à elle qui n'a pas dit non après deux Campari. Il n'est pas beau, il a un nez trop fort mais des yeux d'étang noyé de soleil, il a un drôle de sourire d'enfant canaille, on voit ses biceps sous sa chemise – elle adore ça – il va faire, lui a-t-il expliqué très vite, une intervention à Moscou au Kurchatov institut, « décisive pour son avenir », il a besoin de la répéter, l'intervention sur les vortex, de la figner avec une professionnelle de la langue. Elle vient de lui dire qu'elle est traductrice chez Flammarion. Vous tombez à pic ! Ce n'est pas une déclaration, c'est un constat. Oui. Mais « Vos cheveux me font penser à un champ de blé ! » Il lui a bien dit ça. Si la métaphore est usée, elle n'est pas anodine. Le champ de blé, après le steak flambé, au moment du café. Et c'est tout. Et que je te parle de ma carrière toute la soirée, et que je relève le col de ton manteau en sortant du restaurant car il fait frisquet finalement, et que je te raccompagne et t'embrasse sur la joue. Full stop. Non quand même, sa main qui s'attarde sur sa nuque et son envie à elle d'embrasser la paume de la main de cet homme. Le lendemain matin, l'incroyable texto lui confirmant ce voyage. Dans quatre jours avec visa en urgence - il s'en occupe, un chauffeur va passer prendre son passeport.

Il va faire froid comment là-bas ? Météo : 2 à 7 °, d'accord. Cela pourrait être pire. Mais en ressenti chez elle c'est du -5°. Une pelisse, il lui faudrait une pelisse. C'est chaud et élégant une pelisse, non ? Elle ne sait pas vraiment ce qu'est une pelisse. Est-ce que la chapka ramenée de Roumanie, jamais mise à Paris, est une bonne idée ? Entre nous ma belle tu la ranges où la chapka ? Tu ne vas pas arpenter l'aéroport avec ? Si ? Non. D'autant qu'elle ne te va pas si bien. Ça aplatit la frange, une chapka. Pas de chapka. Bravo ! voilà une bonne décision. Et quoi à la place ? le bonnet angora couleur miel pour mes cheveux de blé eût été parfait. Hélas, perdu la semaine dernière dans le bus 26. N'y pensons pas.

Moscou. Asseyons-nous dans la cuisine sur le tabouret haut, près de la fenêtre et du samovar – je rigole ! je suis d'un drôle, – avec un thé je voulais dire et pensons à Moscou. Si elle ouvrait un dossier MOSCOU sur son Mac, elle y mettrait quoi ? oui Si j'ouvre un dossier MOSCOU sur mon Mac, j'y mets quoi ? Dans mon corbillon qu'y met-on ? Allez c'est parti pour la pelletée, que dis-je ! la valise de clichés. Nathalie, sur la place rouge et vide, d'accord, la chanson à fond dans la voiture accompagnant le premier baiser sous-marin à son premier amoureux, ce bécot-là (didascalie : rires) elle ne le renie pas ; Michel Strogoff qui perd la vue, les yeux brûlés au fer rouge, sauvés in extremis par ses larmes (elle a beaucoup pleuré elle aussi sur cette image) ; Audrey Hepburn valsant avec sa robe à la main dans *Guerre*

et paix, les chœurs de l'Armée rouge qu'ils mettaient avec Olivier aux douze coups de minuit du réveillon ; la toile de Chagall *Au-dessus de la ville*, Bella sous le bras du peintre. Voilà c'est ça : je voudrais qu'il m'emporte sous son bras sans me laisser le choix, mon physicien. Comme Gary Cooper embarque Marilyn Monroe avec ses escarpins rouges dans je ne sais plus quel film – comme quoi y a pas que les vieilles qui portent des godasses rouges, comme quoi aussi plus je vieillis moins je suis féministe et plus la théorie du genre me gonfle.

Quoi d'autre ? Je ne sais pas j'aurais préféré Saint-Pétersbourg pour cet exercice dans ma cuisine. Quel beau ciel : pommelé. «*Femme fardée/ciel pommelé sont de courte durée...*», ma grand-mère aimait dire ça, elle aimait aussi évoquer les «femmes de mauvaise vie», qui me faisaient sacrément envie ! Raté ! Depuis mon divorce c'est calme plat. Morne plaine. Plaine ô ma plaine... La Bérézina. Ah oui la Bérézina. Le poème de Victor Hugo. Elle se souvient parfaitement de quelques vers pour cet emploi du «on» final relevé, commenté, vénéré par la merveilleuse madame Irina, un surnom de péripatéticienne et pas de prof de français !

Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise'
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul ;
Et, chacun se sentant mourir, ON était seul.

Et elle, se sent-elle mieux après le thé et les clichés ? Un peu. S'il n'y avait pas la valise. La valise ET la trousse de toilette à prendre dans l'avion – on ne sait jamais, si détournement, qu'elle ait crème, blush, rouge à lèvres, pince à épiler, lingettes démaquillantes, ne pas oublier d'enlever les liquides, c'est vrai j'ai toujours pensé qu'une lotion de la Poche Rosée pour tenir en joue l'équipage, on faisait pas mieux. Virer les liquides. Et le couteau rapporté de Laguiole. La pince à épiler elle non plus ne passera pas. Ça sert à quoi s'il te plaît le Laguiole à Moscou ? ça me rassure. Un sandwich improvisé, une bouture à chouraver dans un jardin botanique (je suis tellement fière de mon balcon exotique) ... Da ! Je prends le Laguiole pour le jardin botanique. Et les antibiotiques ? Bien sûr que oui. Et *Les Trois sœurs* – bien sûr aussi, avec la réplique de la fin de l'acte 2 *A Moscou, à Moscou, à Moscou !* et un guide pour les insomnies qui ne manqueront pas de se produire. Soit que je sois dans ses bras – je ne peux pas dormir avec quelqu'un ; soit que je ne sois pas dans ses bras à me ronger les sangs ou à broyer du noir (restons dans les clichés, en un sens ça rassure) dans la chambre à l'autre bout du couloir.

Elle doit s'y remettre. Affronter la valise. Pulls, collants, bonnets, culottes, chaussettes, écharpes, robe pour la soirée au Bolchoï (quelle soirée ? elle dit n'importe quoi !), le pyjama chaud, mais joli si elle est dans son lit à lui, les chargeurs – appareil photo, Iphone - les chaussures - le pire de tout, l'enfer : après-skis ? escarpins ? Baskets ? Et un séchoir ? Il y en a dans tous les bons hôtels. Seront-ils dans un bon hôtel ? Il s'occupe de tout, c'est ce qu'il a dit. Billets d'avions included – je vous fais prendre en charge. Elle a dit oui : pourquoi pas ? Mais en même temps pourquoi ? On a qu'une vie. OK. Un parapluie. Oui. Et le manteau ? Elle n'a rien qui convient. Filer demain matin chez Glap, Mangro, Unicalo, trouver une doudoune élégante avec capuche à fourrure – c'est seyant, comme aurait dit sa mère, une fourrure qui auréole le visage d'une femme. Ou une cape pleine de plis avec capuche souple ? Trop compliqué à porter une cape, tu t'emmêles les pieds, les bras, tu ressembles à un Shiva qui aurait perdu ses bras. L'Inde, ah voilà une belle destination avec bagage léger, débardeurs, pantalons de soie, chemises en lin. Ou l'Italie... *Dans ma pt'ite valise, deux ou trois chemises, ma plus belle mise, moi je pars pour l'Italie...* Si elle se servait un verre de vin blanc des Cinque Terre, il en reste un peu dans le frigo. L'Italie

oui. Mais Moscou ! Moscou. Elle en a rêvé comme tout le monde : les isbas, les troïkas, la taïga, Tchekhov qui vous délie l'âme, Soïjenitsyne qui vous retourne les tripes, Nijinsky, son étrange séduction de faune, *Le général Dourakine* que lui lisait son grand-père – ils se cachaient tous les deux sous un journal pour échapper à la bourrasque qui sifflait dehors, dans la steppe. Et Dostoïevski, un torrent, une tempête, un maelström. Spécialiste en vortex, ça veut dire en tourbillons ! On n'oserait pas l'inventer.

S'il n'y avait pas la valise bordel comment on dit bordel en russe ? Peut-elle encore annuler - il lui avait dit : appelez-moi demain avant midi si vous changez d'avis. Elle n'a pas appelé. Une histoire de fous. Si romanesque, si russe ! Et ça tombe bien : elle a une semaine de congé. D'accord, mais elle voulait rester à Paris, cinés, expos et thé Roïbos, décaper et peindre le guéridon, ramassé sur le trottoir, aller chez le coiffeur refaire des mèches - champ de blé ! tu parles - attaquer enfin la rédaction de son livre sur le rebeitiko, la Grèce, la chaleur, l'odeur de la sarriette à Céphalonie, le passagiata où défilent les belles à Corfou, la chaleur, l'amour. Simplement l'amour. Stop. Renoncer à cet amour-là qui est mort. Ranger les maillots les paréos, sortir les bottines les polaires. La neige. Un oiseau sur une branche enneigée. Monet. Oh ! la peinture japonaise vue au musée Cernuschi, l'innocence, la fraîcheur des flocons dans l'air, la possibilité d'une île – elle n'aime pas Houellebecq mais quel titre.

La neige. Les tourbillons de neige. Le crissement soyeux d'un traîneau, les mains dans un manchon d'hermine, le son des grelots, le bruit des sabots qui foulent délicieusement son cœur, une course vers le bonheur. D'où ça lui vient ça ? Une mère et ses deux filles qui partent en Russie. Il y a des malles, des cartons à chapeau, une diligence. D'où ça vient ? Un livre. Oui. Bibliothèque verte, c'est ça. Elle est une enfant encore quand elle lit cette histoire. Le titre ? Aucune idée.

Elle se lève, sort du living, ferme la porte, s'assoit dans la cuisine sur le tabouret haut, réenclenche la bouilloire-samovar, le ciel est d'un bleu absolu qui donne envie de s'envoler, hier elle a rêvé qu'elle volait, dans un jardin, elle se maintenait en l'air au moyen d'une brasse très sportive, cela lui faisait mal aux épaules, un ciel d'un bleu tel qu'on irait bien patiner sur le lac d'Enghien, avec de jolis patins blancs lacés serrés, finesse des chevilles, des pattes d'oiseau dit sa mère, et elle rit, la mère rit et son mari rit aussi et il lui prend le menton, Toi alors dit-il... Il neige, sucre glace sur le lac, on va aller boire un chocolat chaud avec de la crème chantilly, oui dit-il et il frotte le dos de sa petite fille Tu n'as pas froid ? peut-être le physicien spécialiste des tourbillons va lui frotter le dos dans les rues de Moscou, ils iront boire un chocolat au café Pouchkine chiche ! elle oubliera enfin, elle oubliera les mains de celui qui l'a laissée. Peut-être que le chercheur va doucement la chercher, la réveiller de son long sommeil, lui redonner les parfums, les bruissements de l'amour ... il lui dira « Tu as le bout du nez tout froid » et il rira.

Voyage en dentelles... c'est le titre ! Doré sur le vert sapin de la couverture un peu rêche, avec deux jeunes filles (elle s'en souvient soudain précisément comme si elle avait ouvert un tiroir de sa mémoire) vêtues d'une cape de velours rouge, capuches serties de fourrure, qui ont dans un bras une poupée-mannequin habillée de la même façon et, accroché à l'autre bras, un grand carton à chapeau. Voyons, voyons... Elles partent, voilà voilà, à Moscou rencontrer la tsarine, Catherine II, il lui semble, pour lui présenter la collection qu'a réalisée leur mère qui s'appelle ... dame Bérangère. Incroyable cette dame Bérangère qui surgit du passé, rondelette, débonnaire. Elle devait lire cette histoire par terre sur le gros coussin rouge carmin de l'oncle d'Indochine, tout près du poêle, on voyait les flammes à travers le mica, ça lui chauffait les pieds. Attention pas trop près ! rappelait sa mère toutes les cinq minutes, dehors le vent soufflait, les arbres de la rue des Alouettes se tordaient de douleur, la pluie frappait de ses mille petits ongles à la fenêtre du salon (elle se souvient avoir été ravie de sa trouvaille des mille petits ongles), ou peut-être qu'il neigeait, des tourbillons, des rafales de neige, t'imagines si l'école est fermée demain, si ça se pouvait, on ne voyait plus rien dehors, tout était blanc, un chien s'est mis à hurler, des loups rôdaient, ils se rapprochaient, les cochers faisaient claquer les fouets, le jeune homme dans la diligence protégeait de son corps la jeune fille qui frissonnait de peur et de désir...

Elle descend de son tabouret, s'étire, il fait presque nuit, elle se sent légère, non n'exagérons rien, mais apaisée. Elle se sert un deuxième verre des Cinque terre, pénètre dans le living, referme la petite valise, monte sur une chaise, ouvre un placard perché et en sort un énorme sac, vestige, et très vintage

donc, se réjouit-elle, d'un grand-père qui travaillait le cuir – de Russie ? - et le violon à ses heures perdues – et dieu sait qu'il en avait, il avait décidé de vivre de ses rentes et de profiter de la vie. Elle va le remplir, ce sac, jusqu'à la gueule ... elle veut tout et son contraire pour ce voyage, pour jouir de cette échappée que lui propose un chercheur en dynamique des fluides. Au diable la sobriété. Clichés, fringues, désirs, elle prend tout. Elle n'est pas organisée, elle n'est pas raisonnable, elle n'est pas efficace. Sauf dans le monde des mots. Le reste du temps elle patauge, dérape, se rattrape, repart. Elle lutte. Il y avait de la tendresse dans la main de l'homme aux tourbillons posé sur sa nuque, il va lui pardonner ce sac immense, ventru, débordant, grotesque. Elle le remplit soigneusement, elle empile, elle aligne, elle lisse, elle déplace, aplanit, tapote, étire. Ferme. Recule. Ca a une certaine allure, cette démesure.

Avant de s'endormir, elle ouvre le Tchekhov posé sur son sac. Au hasard : Irina : *Ce matin, une fois debout et lavée, il m'a semblé brusquement que tout devenait clair, que je savais comment il faut vivre.* Cette nuit-là, dans son rêve, elle porte une doudoune vert émeraude, étincelante, serrée à la taille, la fourrure autour de son visage est argentée, et, dessous, dans sa robe en soie fuchsia, elle n'a absolument pas froid.

Il l'attend en bas dans un taxi. Elle hisse le sac vers le chauffeur, esquisse une moue d'excuse, se souvient de son grand-père assénant : *Never complain, never explain*, se reprend, sourit sous sa chapka.

LA SUITE DANS LE RECUEIL